

2^e LEÇON

CAUSES, REMÈDES ET CLASSIFICATION DE L'ERREUR — SOPHISMES

I. — CAUSES DE L'ERREUR

La cause générale de l'erreur est l'imperfection de l'esprit humain. On connaît le vieil adage : « *Errare humanum est* : Il est dans la nature de l'homme de se tromper ; » ce qui ne veut pas dire que l'homme est voué fatalement à l'erreur, mais que « la raison humaine est toujours courte par quelque endroit », comme s'exprime Bossuet.

Les causes particulières se divisent en causes *logiques* et causes *morales*.

1^o Causes logiques. — Ce sont : 1^o Le mauvais emploi de nos moyens de connaître : erreurs des sens (p. 130), défaillances de la mémoire, fausses associations d'idées (p. 209), illusions de l'imagination (p. 220), ignorance des vraies méthodes (Log., 4^e Leçon), jugements précipités, mauvais raisonnements (Log., 3^e leçon), sophismes (p. 373), témoignage des hommes, quand il est trompeur, erroné, mal contrôlé (Log., 8^e Leçon) ;

2^o Les imperfections du langage, l'abus des termes généraux, les apparences trompeuses, les difficultés qui accompagnent souvent la vérité et empêchent de la distinguer de ce qui ne l'est pas.

2^o Causes morales. — Elles sont *internes* ou *externes*.

Causes internes. — 1^o L'ignorance : souvent on tombe dans l'erreur, parce que l'on ignore une partie des éléments nécessaires pour bien juger ; c'est, par exemple, pour un juge, telle circonstance du fait ou tel article de la loi ; pour un médecin, la nature ou le remède de la maladie ; pour un commerçant, les conditions du marché ; pour un général, les positions ou les forces de l'ennemi.

2^o La paresse, qui engendre le défaut d'attention, l'inconsidération, la précipitation : on craint la peine que nécessite la découverte de la vérité, et l'on se prononce avant d'avoir suffisamment examiné. C'est souvent à l'inattention qu'il faut rapporter l'oubli, dont on croit s'excuser en disant : Je le savais, mais je n'y ai pas pensé.

« La paresse, qui craint la peine de considérer, est le plus grand obstacle à bien juger. Ce défaut se rapporte à l'impatience ; car la paresse, toujours impatiente quand il faut penser tant soit peu, fait qu'on aime mieux croire qu'examiner, parce que le premier est bientôt fait et que le second demande une recherche plus longue. Les conseils (délibérations) semblent toujours trop

longs au paresseux ; c'est pourquoi il abandonne tout et s'accoutume à croire quelqu'un qui le mène comme un enfant et comme un aveugle. » (BOSSUET, *Conn.*, I, XVI.)

3^o L'amour-propre, qui « nous fait présumer que nous connaissons aisément les choses les plus difficiles, ... et nous nous attachons à notre sens, sans vouloir jamais revenir, de peur d'être forcés de reconnaître que nous nous sommes trompés ».

A l'amour-propre se rattache « l'esprit de contradiction, si ordinaire parmi les hommes et qui les porte, quand ils entendent ou lisent quelque chose d'autrui, à considérer peu les raisons qui pourraient les persuader et à ne songer qu'à celles qu'ils croient pouvoir opposer ». (*Logique de Port-Royal*.)

4^o Notre propre intérêt, « merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement, » comme dit Pascal ; nous appelons vrai ce qui est ou ce que nous croyons être utile, et faux ce qui ne l'est pas ou ce que nous croyons ne l'être pas.

Dans un passage remarquable de ses *Sophismes économiques*, Bastiat met bien en lumière, au point de vue économique, les jugements erronés et les injustices qu'inspire l'intérêt personnel : « En tant que producteurs, il faut bien en convenir, chacun de nous fait des vœux antisociaux. Sommes-nous vigneron ? nous serions peu fâchés qu'il gelât sur toutes les vignes du monde, excepté sur la nôtre... Sommes-nous propriétaires de forges ? nous désirons qu'il n'y ait au marché d'autre fer que celui que nous apportons, quel que soit le besoin que le public en ait, et précisément pour que ce besoin, vivement senti et imparfaitement satisfait, détermine à nous en donner un haut prix... Fabriquons-nous des étoffes de coton ? nous désirons les vendre au prix le plus avantageux pour nous. Nous consentirions volontiers à ce que toutes les manufactures rivales fussent interdites... Nous passerions ainsi toutes les industries en revue et nous trouverions toujours que les producteurs, en tant que tels, ont des vues antisociales. — « Le marchand, dit Montaigne, ne fait bien ses affaires qu'à la débauche de la jeunesse, le laboureur à la cherté des blés, l'architecte à la ruine des maisons, les officiers de justice aux procès et aux querelles des hommes. Nul médecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mêmes, ni soldats à la paix de la ville ; ainsi du reste. »

5^o La passion, qui nous fait envisager les personnes et les choses à un point de vue exclusif et faux, qui nous porte à ne considérer que les côtés favorables ou les côtés contraires.

Tout changement dans la passion en amène un dans la manière de voir : tant qu'on aime quelqu'un, il n'a que de bonnes qualités, c'est le meilleur et le plus habile homme du monde ; le hait-on, il n'a plus que des défauts, c'est un homme de néant. Dès qu'il est sous l'empire de l'amour et de la haine, l'homme ne peut plus bien appliquer les facultés qui lui servent à juger objectivement des choses.

Molière, décrivant les illusions de l'amour dans le *Misanthrope* (acte II, scène IV), montre qu'« on aime jusqu'aux défauts des personnes qu'on aime » :

Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.

On peut se rappeler aussi le Hibou de la Fontaine :

Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.

Les moralistes ont tous insisté sur cette funeste influence de la passion pour induire l'esprit en erreur. « Chacun appelle raison la passion qui l'anime. » (FÉNÉLON.) « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet. Nous sommes portés à croire ce que nous désirons et ce que nous espérons, soit qu'il soit vrai, soit qu'il ne le soit pas¹. Celui qui est en colère en croit toutes les causes justes, sans même vouloir les examiner, et par là il est hors d'état de porter un jugement droit. Cette séduction des passions s'étend bien loin dans la vie... C'est autre chose d'être attaché à un objet, autre chose d'y être attentif. Y être attaché, c'est vouloir, à quelque prix que ce soit, lui donner ses pensées et ses désirs, ce qui fait qu'on ne le regarde que du côté agréable; mais y être attentif, c'est vouloir le considérer pour en bien juger et pour cela connaître le pour et le contre. » (BOSSUET.)

Pascal dit de son côté: « Le cœur monte à la tête et lui en montre, » parole qui a même sens que celle-ci de la Rochefoucauld: « L'esprit est souvent la dupe du cœur. »

Il faut cependant se rappeler que si les mauvais sentiments sont une cause d'erreur, les sentiments généreux aident l'esprit dans le discernement du vrai: « Les grandes pensées viennent du cœur, » a dit Vauvenargues. Le cœur tire sa nourriture de l'esprit; si l'esprit est vide ou vulgaire, le cœur ne saurait être fécond ni distingué. De plus, si l'esprit est souvent la dupe du cœur, souvent aussi le cœur est la dupe de l'esprit. On aime comme on connaît; là où les idées sont fausses, les affections ne sauraient être réglées. « Le cœur suit aisément l'esprit, » dit la Fontaine (IX, VI):

Chacun tourne en réalités
Autant qu'il peut ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

On connaît l'influence de l'imagination sur les passions. Pour émouvoir la passion, les auteurs dramatiques, les romanciers, s'adressent à l'imagination. Comme « l'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas », ils tâchent de produire l'illusion par la vraisemblance.

L'influence de la passion sur l'intelligence s'exerce surtout dans le domaine des vérités qui appartiennent à l'ordre moral ou qui s'y rattachent. La passion est trop intéressée à empêcher l'intelligence de voir clair, pour ne pas s'y employer. Stuart Mill a fort bien décrit comment elle s'y prend: « Les causes morales des opinions, quoique les plus puissantes de toutes, chez la plupart des hommes, ne sont que des causes éloignées. Elles n'agissent pas directement, mais par l'intermédiaire des causes intellectuelles, avec lesquelles elles sont dans le même rapport qu'en médecine les causes prédisposantes avec les causes existantes. L'indifférence pour la vérité ne peut pas, par elle-même, produire une fausse croyance; elle agit en empêchant l'esprit de rassembler les preuves appropriées ou de les soumettre au critère d'une induction rigoureuse; ce qui le laisse sans défiance contre l'influence des raisons apparentes qui se présentent spontanément ou que peut suggérer le moindre effort intellectuel. — L'inclination la plus violente à trouver vraie une chose ne rendrait pas l'esprit le plus faible capable de la croire, en l'absence de toute raison et sans une preuve quelconque, au moins apparente. Elle influe indirectement, en lui présentant les motifs de croire sous un aspect incomplet ou difforme; elle le détourne de l'ennuyeux travail d'une induction rigoureuse, lorsqu'il soupçonne que le résultat pourra être désagréable, et dans la recherche telle quelle qu'elle entreprend, elle lui fait appliquer son attention d'une manière partielle,

¹ « Tant que le cœur conserve des désirs, l'esprit garde des illusions. » (CHATEAUBRIAND.)

« Il n'y a point d'homme plus aisé à mener qu'un homme qui espère: il aide à la tromperie. » (BOSSUET.)

la tournant de préférence du côté des faits qui semblent favorables à la conclusion désirée et l'éloignent des faits contraires¹. » (*Système de Logique*, I, V, § 3.)

6° La volonté. — Nous avons vu (p. 240 et suiv.) qu'il ne faut pas, avec Descartes et son école, attribuer toute erreur à la volonté; mais on peut affirmer, avec saint Thomas et Bossuet, que mal juger vient très souvent d'un vice de volonté. La volonté est toujours maîtresse de détourner l'intelligence de toute vérité qui lui déplaît. Pour que l'homme croie et accepte la vérité, surtout la vérité morale, il ne suffit pas qu'il la connaisse clairement, il faut encore qu'il la souhaite, qu'il la veuille, qu'il l'aime. « Faites la vérité, dit Notre-Seigneur, et vous arriverez à la lumière. »

C'est là un principe connu et enseigné de tout temps par les philosophes. « Bien vivre, c'est comprendre, » dit Platon. — « Vouloir voir la vérité pour purifier l'âme, tandis qu'il faut purifier l'âme pour voir la vérité, c'est le renversement de l'ordre. » (S. AUGUSTIN.) — « Le premier précepte de la logique, c'est de vivre en homme de bien. » (MALEBRANCHE.) — « Un cœur pur est le premier organe de la vérité. » (ROUSSEAU.) — Bossuet a dit de la connaissance de Dieu: « Autant que nous sommes purs, autant pouvons-nous imaginer Dieu; autant que nous nous le représentons, autant devons-nous l'aimer; autant que nous l'aimons, autant ensuite nous l'entendons. » (*Pensées morales et chrétiennes*.)

Tout ce qui vient d'être dit se rapporte surtout à l'influence de la volonté au point de vue moral; son rôle psychologique, relativement à la recherche de la vérité, a été bien mis en lumière par M. Rabier dans sa *Logique* (ch. XVIII): « La volonté est maîtresse de l'attention. Or, d'une part, l'attention permet de voir et de remarquer bien des choses qu'on n'eût pas vues et remarquées sans elle. Elle remédie, en partie, à la faiblesse de l'intelligence; elle en double les forces. — D'autre part, l'attention suspend le jugement; par là, elle donne le temps aux souvenirs utiles d'entrer en scène, aux objections et aux motifs de doute de se produire. Elle nous empêche ainsi d'être dupes des premières apparences. Prudence, méthode, esprit de doute et d'examen, exigence en fait de preuves, etc., tels sont les grands remèdes contre l'erreur. Tous sont au pouvoir de la volonté. Théoriquement, on peut dire que toute erreur suppose une précipitation du jugement. Or la volonté peut suspendre le jugement. Donc on peut, en ce sens, dire que la cause universelle et l'universel remède de l'erreur, c'est la volonté. »

« Mais hâtons-nous d'ajouter qu'on imposerait à la volonté une tâche surhumaine, si on lui demandait en tout sujet de suspendre le jugement jusqu'à ce qu'on ait épuisé l'examen des raisons de croire ou de douter. D'abord, nul ne peut dire à quel moment cet examen peut être déclaré suffisant. De plus, les nécessités de la vie nous défendent le plus souvent de prolonger l'examen autant que nous le voudrions. »

Causes morales externes. — Outre les influences du dedans,

¹ « Il n'y a plus d'ainés, disait Mirabeau, dans la discussion des lois relatives aux successions et à la liberté testamentaire, plus de privilégiés dans la grande famille nationale; il n'en faut plus dans les petites familles qui la composent. Moins les lois accorderont au despotisme paternel, plus il restera de force au sentiment et à la raison. » — « Quand on entend Mirabeau parler du despotisme paternel et apporter, dans la discussion des lois touchant aux plus graves intérêts du pays, le souvenir de ses ressentiments personnels et la chant aux plus graves passions, on voit bien que de tout temps l'oubli du devoir a produit la haine violente de ses passions, et que c'est dans le vice du cœur qu'il a toujours fallu chercher les causes des erreurs de l'intelligence et des révoltes de l'esprit contre les autorités sociales. » (LUCIEN BRUN, *Introduction à l'étude du droit*.)

qui viennent surtout de la sensibilité et de la volonté, l'intelligence subit aussi les influences du dehors : le *milieu où l'on vit*, qui déteint plus ou moins, selon les caractères, sur la manière de penser, comme sur la manière d'agir¹; la *coutume*, qui, si elle est mauvaise, applique l'intelligence à trouver des sophismes de justification; la *mode*, qui est faite de goûts passagers, de caprices, d'imitation irréfléchie, et « nous tourneboule l'entendement », comme dit Montaigne; l'*opinion*, cette « reine du monde », qui, aujourd'hui surtout, s'impose par le journal et par le livre; les *préjugés* d'éducation, de secte, d'école; l'*esprit de coterie*, que la maxime de Philaminte caractérise fort bien :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

On lit dans la *Logique* de Port-Royal : « De quelque ordre et de quelque pays que vous soyez, vous ne devez croire que ce qui est vrai et ce que vous seriez disposés à croire, si vous étiez d'un autre pays, d'un autre ordre, d'une autre profession. » — Lorsque Fénelon pose ce principe exagéré : « L'historien ne doit être d'aucun temps et d'aucun pays, » il veut simplement que l'historien se tienne en garde contre la partialité qu'inspire un patriotisme étroit et aveugle.

II. — REMÈDES DE L'ERREUR

« L'esprit humain étant borné, dit Malebranche, il faut tendre, mais non prétendre à l'infailibilité. » Pour se prémunir contre l'erreur, il faut écarter les causes qui la produisent. *Le remède général*, c'est de vouloir sincèrement et uniquement la vérité.

« On ne peut surmonter tant de difficultés qui nous empêchent de bien juger, c'est-à-dire de reconnaître la vérité, que par un amour extrême qu'on aura pour elle et un grand désir de l'entendre. » (BOSSUET.) — Celui qui ne bannit pas ou ne met pas au second rang toute recherche d'ordre moins élevé, comme celle de la richesse, des honneurs, de la popularité, ne peut que donner une faussée direction à son esprit : il voit tout à travers le prisme de sa passion.

Pour remédier aux causes *logiques*, il faut :

1^o Ne demander à chaque faculté que ce qu'elle peut nous donner; éviter, par exemple, l'exagération des idéalistes, qui ne croient qu'à la raison; des sensualistes et des positivistes, qui n'admettent que le témoignage des sens; des traditionalistes, qui n'admettent d'autre moyen de connaissance que le témoignage des hommes.

2^o Se défier de l'imagination, trop souvent « maîtresse d'erreur et de fausseté »; reconnaître qu'elle a un rôle utile dans la science pour l'invention des hypothèses, mais ne pas suivre l'exemple des anciens, qui *imaginaient* avant d'avoir *observé*.

¹ « Il y a toujours de grands désordres là où il y a de grandes erreurs, et de grandes erreurs là où il y a de grands désordres. » (DE BONALD.)

3^o Faire un bon emploi de la méthode; appliquer à chaque science celle qui lui convient; ne pas regarder, par exemple, le raisonnement déductif ou le syllogisme, dont l'emploi est nécessaire et fécond dans une foule de cas, comme le seul moyen d'arriver à la vérité.

Pour remédier aux causes *morales*, il faut s'efforcer de les éliminer par leurs contraires : assujettir la sensibilité ou la passion à la raison, à la volonté droite; avoir une juste défiance de soi-même, une attention patiente, se former des habitudes de réflexion, surtout se dominer soi-même et aimer la vérité d'un amour désintéressé¹. L'homme vertueux a de sérieuses garanties contre l'erreur : outre que l'on tend toujours à penser comme l'on vit, l'amour du bien rend la vue de l'esprit plus sereine et son regard plus pénétrant.

« L'entendement vraiment attentif à son objet, dit Bossuet, ne se trompera jamais, parce que, ou il verra clair, et ce qu'il verra sera certain, ou il ne verra pas clair, et il tiendra pour certain qu'il doit douter jusqu'à ce que la lumière apparaisse. » Cette dernière règle, de suspendre provisoirement son jugement si l'on n'a qu'une simple probabilité, est excellente en théorie et applicable surtout dans les recherches scientifiques; mais il n'est pas toujours possible de l'observer dans la pratique : le plus souvent, comme on l'a déjà dit, p. 365, il faut se décider et agir sur de simples probabilités.

Malebranche, dans son *Traité de la recherche de la vérité*, a analysé, en détail, les causes de nos erreurs et les moyens d'y remédier.

III. — CLASSIFICATIONS DE L'ERREUR

Les principales classifications proposées sont celles de Bacon, de Malebranche, de Port-Royal, de Stuart Mill.

Bacon considère les erreurs comme « des fantômes ou de vains simulacres de la vérité, qui viennent sans cesse faire illusion à l'esprit »; de là le mot *idola*, c'est-à-dire fantôme, fausse apparence, dont il se sert pour en nommer les causes générales. Il les distribue assez arbitrairement en quatre groupes, qu'il désigne par des mots étranges :

1^o *Fantômes de tribu* : erreurs *universelles*, communes à toute l'espèce humaine, résultant de la faiblesse de la raison, de l'imperfection des sens, des préjugés, des passions.

2^o *Fantômes de caverne* : erreurs *individuelles*. Le caractère, le tempérament, les habitudes sont comme une caverne (réminiscence de Platon), où nous sommes enfermés et qui nous empêche de recevoir directement la lumière; de là tant de préventions que l'orgueil enfante, que la paresse entretient, que l'ignorance accompagne.

3^o *Fantômes de forum* ou de place publique : erreurs *du langage*. Elles naissent des relations sociales, où trop souvent on prend « la paille (des mots) pour le bon grain (des idées) »; de l'incohérence ou de l'inexacte interprétation des mots et des figures, de l'insuffisance du langage, des mauvaises définitions.

4^o *Fantômes de théâtre* : erreurs *d'école*. Les divers systèmes de philosophie sont comme autant de pièces que leurs inventeurs viennent successivement jouer

¹ On connaît l'aphorisme scolastique : *Amicus Plato, sed magis amica veritas* : « Platon m'est cher, mais la vérité me l'est encore davantage. »

sur le théâtre de l'école. Ces divers systèmes sont incomplets et pèchent ou par leur fondement et leur méthode, ou par leur doctrine sur la certitude. — On les accepte sans les contrôler; on regarde comme vrai, non ce qu'on a reconnu être tel, mais ce que le maître enseigne: « Le maître l'a dit. »

Malebranche classe les erreurs d'après les facultés, ou plutôt il voit, dans le mauvais usage de notre liberté, la cause principale de nos erreurs, et dans les facultés ou forces naturelles, les causes occasionnelles. L'erreur consiste dans un consentement de la volonté qui dépasse la perception de l'entendement. L'intelligence humaine a pour éléments les sens, l'imagination et l'entendement pur; elle subit l'influence de nos inclinations et de nos passions; de là cinq espèces d'erreurs principales :

1^o Erreurs des sens; 2^o erreurs de l'imagination; 3^o erreurs de l'entendement pur; 4^o erreurs de nos inclinations ou des mouvements naturels de l'esprit; 5^o erreurs produites par nos passions. — Ces cinq espèces d'erreurs font l'objet des cinq premiers livres de l'ouvrage de Malebranche (*Recherche de la vérité*); le sixième est consacré à l'étude de la *méthode générale*.

Port-Royal distingue : 1^o Des sophismes de l'esprit et du cœur : d'intérêt, d'amour-propre, de passion;

2^o Des sophismes naissant des objets mêmes.

Stuart Mill : 1^o Des sophismes de *simple inspection*, ou à priori, jugements faux qu'on admet à priori comme évidents (préjugés);

2^o Des sophismes de *confusion*, ou de preuve non distinctement perçue : ambiguïté des termes, pétition de principe, ignorance du sujet;

3^o et 4^o Des sophismes inductifs : d'observation et de généralisation;

5^o Des sophismes de raisonnement (déductifs).

IV. — DES SOPHISMES

Dans la pratique, on appelle sophisme tout faux raisonnement qui a quelque apparence de vérité.

En logique, on distingue les *paralogismes*, raisonnements faux faits par ignorance et de bonne foi, et les *sophismes proprement dits*, raisonnements faux faits avec l'intention de tromper. Le paralogisme tient à la faiblesse de l'esprit, le sophisme à la mauvaise foi¹.

Il y a une différence morale, il n'y a pas de différence logique entre le sophisme et le paralogisme.

C'est un paralogisme que ce mot d'Emilie, s'animant à la haine et à la vengeance :

Pour qui venge son père, il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits. (*Cinna*, I, II.)

Il en est de même de ces vers où Livie plaide la cause d'Auguste devant Emilie :

Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,
Le Ciel nous en absout, alors qu'il nous la donne. (*Cinna*, V, II.)

¹ Historiquement, le sophisme est le mode de raisonnement de ces célèbres argumentateurs du temps de Socrate, tels que Gorgias et Protagoras; mode subtil et captieux, qui avait moins pour but de trouver la vérité que d'embarrasser et d'éblouir. De là le sens défavorable qu'a ce mot. (LITTRÉ.) On a appelé *sophistique* l'art enseigné par cette école de rhéteurs et de sceptiques, de soutenir le pour et le contre, de donner à l'erreur un faux air de vérité, de rendre une thèse vraisemblable ou absurde selon l'intérêt ou la passion du moment.

Non, la fin ne justifie pas les moyens, et il est faux de prétendre que « une injustice de fait couronnée de succès ne porte aucune atteinte à la sainteté du droit ». (61^e Prop. condamnée par le *Syllabus*). — Ce sont, au contraire, des sophismes que les arguments par lesquels Narcisse essaye de persuader à Néron, dans *Britannicus*, que les Romains applaudissent à ses crimes, et que Burrhus n'est qu'un ambitieux vulgaire ne visant qu'à conserver son crédit et sa puissance.

Division des sophismes. — On distingue les sophismes de mots ou sophismes de grammaire, et les sophismes de pensée ou logiques.

Sophismes de grammaire. — Les principaux sont : l'équivoque, l'amphibologie, et le passage du sens divisé au sens composé ou du sens composé au sens divisé.

1^o *L'équivoque*, illusion qui naît de l'ambiguïté des mots. L'équivoque est amenée par l'association des idées : « Un mot est associé à deux ou plusieurs idées différentes. Par suite, chaque fois que le mot revient dans le cours du raisonnement, il nous sollicite à dérailler en passant d'une idée à l'autre. Que d'équivoques possibles avec les mots *loi, bien, liberté!* » (RABIER.) A la question : Les lois sont-elles conformes au droit? on répond oui, entendant par droit le droit positif. Puis, après une accumulation de preuves, ou plutôt de sophismes, on conclut : Donc les lois sont conformes au droit, et l'on entend alors par droit le droit naturel.

C'est ce sophisme, naïvement employé par Martine, qui fait le désespoir comique de Philaminte et de Bélise dans les *Femmes savantes* de Molière (II, VI). Alceste l'emploie, quand Philinte lui dit qu'il trouve admirable la chute du sonnet d'Oronte :

La peste de ta chute, empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

De même, dans le *Mariage forcé*, le docteur Pancrace à Sganarelle : « De quelle langue voulez-vous vous servir avec moi? — De quelle langue? Parbleu, répond Sganarelle, de celle que j'ai dans la bouche; je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin. »

Il faut se rappeler que « la fidélité au sens des mots est la première condition d'une pensée logique ».

2^o *L'amphibologie*, proposition à double sens. — C'est par des amphibologies que les anciens oracles, ou plutôt ceux qui les faisaient parler, abusaient les hommes. On connaît celle qui prédisait à Crésus que, s'il passait le fleuve Halys, il détruirait un grand empire; Crésus fut vaincu, et l'oracle se trouva aussi bien accompli que s'il eût été vainqueur¹.

3^o *Le passage du sens divisé au sens composé ou du sens composé au sens divisé.* — Le sens composé, ou sophisme de composition, réunit simultanément des propriétés ou des actes contradictoires, qui ne peuvent exister que successivement. Jésus-Christ répond aux envoyés de Jean : « Dites à celui qui vous a envoyés : Les aveugles voient, les boiteux marchent. » Cela est contradictoire, si on prend le sens composé : les aveugles ne voient pas, les boiteux ne marchent pas; cela est vrai dans le sens divisé : ceux qui étaient aveugles voient... — Le sens divisé, ou sophisme de division, sépare des choses qui ne sont vraies que réunies et considérées ensemble. « Les impudiques, les voleurs, les avarés n'entreront pas dans le royaume des cieux, » dit l'Évangile; donc le salut

¹ L'habitude des inversions dans les langues anciennes rendait l'amphibologie plus fréquente chez les écrivains grecs ou romains qu'elle ne l'est chez les bons écrivains français.

leur est impossible, conclut Voltaire. La proposition est vraie dans le sens composé, fautive dans le sens divisé : ces pécheurs peuvent se convertir et mériter d'entrer dans le royaume des cieux¹.

Sophismes de pensée. — On les divise en six groupes; les trois premiers : la *pétition de principe*, l'*ignorance du sujet* et le *cercele vicieux*, sont appelés sophismes de *déduction*; les trois autres : le sophisme du *dénombrément imparfait*, celui de la *cause* et celui de l'*accident*, sont des sophismes d'*induction*.

1^o La *pétition de principe* : sophisme qui consiste à *considérer comme certain ce qui est en question*. Exemple : L'âme est immortelle, car elle ne saurait périr. — Pourquoi l'opium fait-il dormir? Parce qu'il a une *vertu dormitive*. On prouve A par A.

Un exemple piquant de *pétition de principe*, c'est la consultation du *Médecin malgré lui*, de Molière (Sganarelle et Géronte) : « Je vous apprendis que votre fille est muette. — Oui, mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d'où cela vient. — Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu l'usage de la parole. — Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait que ma fille a perdu l'usage de la parole? — Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de la langue. »

Dans le *Misanthrope*, Oronte prouve que son sonnet est bon, parce qu'il lui plaît; resterait à prouver que ce qui plaît à Oronte est bon.

Nicolas fait raisonner ainsi l'homme porté à abonder dans son propre sens : « Si cela n'était point, je ne serais point un habile homme; or je suis un habile homme! »

Le Lion, de la Fontaine, fait une suite de *pétitions de principe* (quatre) dans son petit discours à ses compagnons de chasse :

Il dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »

Puis en autant de parts le cerf il dépeça,

Prit pour lui la première en *qualité de Sire*.

« Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,

« C'est que je m'appelle *Lion* :

« A cela l'on n'a rien à dire.

« La seconde, *par droit*, me doit échoir encor :

« Ce droit, vous le savez, c'est le *droit du plus fort*, etc. (Liv. I, vi.)

Ce sophisme se présente souvent sous forme d'enthymème. Tu réussis, donc tu as raison. — C'est nouveau, donc c'est mauvais, ça ne réussira pas².

« Lorsque J.-J. Rousseau assigne pour origine aux sociétés humaines un prétendu contrat social, et qu'il fait dériver de là les devoirs auxquels les hommes sont astreints dans la société, il commet une double *pétition de principe*; d'une part, en effet, comment les hommes qui ne seraient pas encore en société pourraient-ils se lier par un contrat, et d'autre part, comment ce contrat pourrait-il engendrer des obligations, si antérieurement n'existait pas l'obligation de respecter les contrats? » (LIARD, *Logique*, p. 206.)

¹ Les sophismes suivants, célèbres dans l'École, sont de ce genre.
Sophisme du tas de blé. — Un grain de blé ajouté à un grain de blé ne fait pas un tas; un autre grain de blé ne le fait pas non plus, ainsi de suite; donc on ne fera jamais un tas avec des grains de blé.

Sophisme du chauve. — En ôtant un cheveu à un homme, on ne le rend pas chauve; en ôtant deux, trois..., pas davantage; donc on peut lui ôter tous les cheveux de la tête sans le rendre chauve.

² Cela rappelle un mot de M. Thiers, à la Chambre des députés, en 1834 : « En supposant beaucoup de succès aux chemins de fer, le développement ne sera pas ce que l'on se figure. Si on venait m'assurer qu'en France on fera cinq lieues de voie ferrée par année, je me tiendrais pour fort heureux. »

2^o L'*ignorance du sujet* : sophisme qui consiste à *déplacer la question, à prouver autre chose que ce qui est en question*. Exemple : Pour prouver que la liberté politique est un mal, s'étendre sur les excès de l'extrême licence. Attribuer à son adversaire, pour la réfuter, une opinion qu'il n'a pas : c'est ce qu'ont fait les protestants, quand ils ont imputé aux catholiques l'adoration des images.

L'argumentation de Rousseau contre Molière, dans sa *Lettre sur les spectacles*, en est un exemple. Il trouve que le *Misanthrope* est une pièce immorale, parce qu'on y rit d'Alceste, qui personnifie la vertu. Or : 1^o Alceste est, non la personnification de la vertu, mais le type de l'exagération de la franchise; 2^o on ne rit pas de ce qu'il a de vertu, mais de ses travers, de ses boutades, de ses exagérations; ce qu'il a de vertu lui mérite l'estime, ses travers le rendent ridicule.

Au barreau, à la tribune, dans la presse, c'est souvent une habileté de s'écarter insensiblement de la question posée, jusqu'à la faire perdre de vue à l'auditeur ou au lecteur, ou bien, par une tactique audacieuse, d'y substituer brusquement une autre question. « Un homme est accusé de faux monnayage : on a saisi en sa possession les pièces à conviction les plus démonstratives. Que fera l'avocat? Il ne peut nier le crime; mais il dira : Cet homme a été un bon fils; il a été un bon soldat; il s'est vaillamment battu contre les ennemis de la patrie; il a été un époux exemplaire, un père dévoué, et derrière ces vertus la faute disparaîtra, et le jury, touché, déclarera ce coupable non coupable : *Ignorance de la question*. Un conseiller municipal reproche à un maire d'avoir engagé des dépenses sans l'autorisation du Conseil. Le maire répond en faisant voir l'urgence et les avantages des mesures qu'il a prises : *Ignorance de la question*. » (LIARD, *Logique*, p. 206.)

Que de fois, dans les parlements, il est nécessaire de rappeler un orateur à la question : « Au fait! » lui crie-t-on, comme à l'Intimé, dans les *Plaideurs* de Racine.

3^o Le *cercele vicieux* : sophisme qui consiste à *prendre pour prémisses d'une conclusion une proposition qui dépend de cette conclusion elle-même*. — C'est une forme de la *pétition de principe* dans laquelle on prouve A par B et B par A. — Descartes a commis ce sophisme, lorsqu'il a prouvé l'existence de Dieu par le témoignage de la conscience, et puis la véracité du témoignage de la conscience par les perfections mêmes de Dieu.

Rousseau a fondé ses utopies sociales sur ce *cercele vicieux*, que l'homme n'est pas né pour l'état de société, parce qu'il a vécu à l'état sauvage, et qu'il a dû vivre à l'état sauvage parce qu'il n'est pas né pour la société.

Bentham fait dériver les droits individuels d'une concession de l'État. Le *cercele vicieux* de son système est évident. Le peuple crée le gouvernement, et le gouvernement, émané du peuple, crée des droits et les confère aux individus qui l'ont créé lui-même. — Ce qui est vrai, c'est que les droits préexistent dans les individus, et tout ce que peut l'État, c'est de les définir, de les sanctionner, d'employer la force publique à les faire respecter.

Lamennais et les traditionalistes basent toute certitude sur le consentement général, qui s'appuie lui-même sur la certitude des sens, du sens intime et de la raison.

Les déterministes disent que nous nous déterminons toujours d'après le motif le plus fort, et si on leur demande quel est le motif le plus fort, ils répondent que c'est celui qui détermine la volonté.

Oronte dit que son sonnet est bon, parce qu'il lui plaît, et il croit que c'est avec raison qu'il lui plaît, parce qu'il est bon.

4^o Le dénombrement imparfait : sophisme qui consiste à *appliquer au tout ce qui n'est vrai que de quelques parties*. Pour qu'une induction soit légitime, il faut que l'énumération des parties soit complète. De ce que tels et tels savants sont matérialistes, conclure que tous le sont, c'est commettre ce sophisme.

La confiance que les ignorants, malgré les démentis de l'expérience, ont dans les remèdes des charlatans, repose sur ce sophisme : ils remarquent les cas où ces remèdes paraissent avoir été efficaces, et ils ne tiennent pas compte des autres.

Ce sophisme a pour complices toutes les mauvaises passions ; il est l'arme favorite des partis, qui attribuent à un corps tout entier les fautes de quelqu'un de ses membres. Il se résume dans ce mot de Virgile : *Ab uno disce omnes*, c'est-à-dire : « D'après un seul, jugez de tous les autres. »

Voltaire dit des *Provinciales* : « Tout le livre portait sur un fondement faux : on attribuait adroitement à toute la Société des opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands. » — « Un trait d'histoire ne prouve pas, un petit conte ne démontre pas, deux vers d'Horace ou un apophthegme de Cléomène ou de César ne doivent pas persuader des gens raisonnables. » (MALEBRANCHE.)

La plupart des erreurs, en économie politique, consistent à ne voir qu'une partie des phénomènes et à se figurer que cette partie est le tout. Bastiat, dans un opuscule intitulé : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*, réfute un certain nombre de sophismes et de préjugés économiques, tels que ceux-ci : « Les prodiges se ruinent, mais ils enrichissent l'État. — Les accidents font aller l'industrie. — Que deviendraient les vitriers, si l'on ne cassait jamais de vitres ? » *Ce qu'on voit* semble légitimer le sophisme ; *ce qu'on ne voit pas* le réfute et montre que destruction n'est pas profit, que la société perd la valeur des objets inutilement détruits. — L'invention des machines voue au paupérisme des milliers d'ouvriers. Et, ne voyant que cela, on dit : Voilà comment la misère suit la civilisation ; voilà comment la liberté est fatale à l'égalité. L'esprit humain a fait une conquête, et aussitôt un ouvrier (dans l'exemple choisi) est tombé à jamais dans le gouffre du paupérisme. » La discussion des exemples choisis par Bastiat est fort instructive¹.

C'est l'erreur et le danger de l'anthropologie criminelle, systématisée à la façon du docteur Lombroso, de faire de ce qui est l'exception, relativement rare, la règle universelle, et d'enlever ainsi aux criminels conscients et responsables, qui sont la forte majorité, le frein de toute répression efficace.

Dans les sciences, que d'hypothèses hasardées, que d'inductions prématurées naissent du dénombrement imparfait ! On généralise, on formule une loi avant de s'être bien assuré qu'il n'existe pas de cas contraire aux cas observés.

5^o Prendre pour cause ce qui n'est pas cause : ce sophisme se résume dans ces mots : « *Post hoc* ou *cum hoc, ergo propter hoc* : Après cela, ou avec cela, donc à cause de cela. » On voit un rapport causal là où il n'y a qu'une rencontre fortuite ou une simple occasion ; de la simultanéité ou de la succession des faits, qui sont des rapports purement accidentels, on conclut à l'identité de cause. Deux phénomènes, deux événements peuvent s'accom-

¹ On en trouve quelques exemples cités dans les *Extraits des économistes*, par Treney, lib. Picard et Kaan.

pagner ou se succéder sans que l'un soit déterminant de l'autre, sans être unis par le rapport de cause à effet.

C'est à ce sophisme que se rapportent les superstitions et les préjugés populaires : une comète, par exemple, est regardée comme la cause du fléau qui accompagne ou suit son apparition. — Il pleut après la nouvelle lune, donc il pleut à cause de la nouvelle lune. — Jusqu'au xvii^e siècle, les empiriques soutenaient que les noix devaient être bonnes pour le cerveau, parce qu'elles avaient la forme de la tête.

Rousseau, ayant remarqué que les époques les plus brillantes par l'éclat des arts et des lettres avaient été immédiatement suivies de la corruption des mœurs, en a conclu que les arts et les lettres étaient une cause de dépravation morale¹. — Cette corruption est le résultat, non des lettres, qui peuvent cependant être un facteur, mais de causes complexes, surtout des richesses, qui, en même temps qu'elles sont la condition du développement artistique et littéraire, font naître et entretiennent, chez beaucoup d'hommes, le goût des jouissances malsaines.

Le docteur Lombroso, après avoir étudié les anomalies physiques du criminel, n'a pas le droit d'en induire les anomalies morales, d'après la formule : *Post hoc, ergo propter hoc*. — Rien n'est moins prouvé que ces relations de cause à effet. « Les coïncidences remarquées entre les manières d'être de l'organisme et certains actes qui les accompagnent, s'expliquent en supposant, au contraire, que les modifications de l'organe ont leur origine dans un fonctionnement excessif. La fonction sans doute ne crée pas l'organe, mais elle exerce sur lui une réaction capable de le modifier par sa constance et son intensité. On connaît les relations intimes qui s'établissent entre les passions et le système nerveux. C'est par lui qu'elles ont une expression extérieure susceptible de passer à l'état permanent. La physionomie se frappera, en quelque sorte, à l'image de cette passion qui agite l'individu, et l'on distinguera parfaitement le port habituel de l'orgueilleux, du violent et de l'emporté. L'habitude produira même une sorte de type répondant par des caractères anatomiques particuliers au genre d'actes qu'il répète plus souvent. Si ces actes sont des crimes, nous aurons bien la création d'un type criminel, mais sa genèse sera absolument distincte de la création lombrosienne. » (*Études religieuses*, avril 1893.)

6^o Sophisme de l'accident : sophisme qui consiste à *juger d'une chose par ce qui ne lui convient qu'accidentellement*, à passer de ce qui est vrai à quelques égards à ce qui est vrai d'une manière absolue. On érige en loi universelle ce qui tient à des circonstances accidentelles. Exemple : Pierre est ivre, donc il est ivrogne. Un acte ne fait pas une habitude.

Attribuer à l'éloquence ou à la poésie tous les mauvais effets que produisent certains orateurs, plus ambitieux qu'honnêtes, certains poètes réalistes et licencieux ; attribuer à la médecine les fautes de quelques médecins ignorants, à la religion l'intolérance de quelques hommes religieux, c'est commettre le sophisme d'accident.

Alceste le commet également, quand il étend à tous les hommes la sottise présomption d'Oronte, devenu son ennemi à propos d'un sonnet :

Et les hommes, morbleu, sont faits de telle sorte !
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !

¹ L'Académie de Dijon avait proposé, en 1749, cette question : « Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? » Rousseau concourut, fit le procès aux lettres, aux sciences et aux arts, et son discours fut couronné.

« Grand nombre de mauvais arguments en vogue, dit Stuart Mill, sont de ce genre. La prémisses est une vérité reçue, une maxime usuelle dont la raison et la preuve ont été oubliées ou sont négligées dans le moment ; mais si l'on y avait pensé, on aurait reconnu la nécessité de restreindre tellement la prémisses, qu'elle n'aurait plus pu porter la conclusion.

« Il y a un sophisme de cette nature dans ce qu'Adam Smith et autres appellent, en économie politique, la théorie mercantile. Cette théorie part de la maxime vulgairement admise que tout ce qui rapporte de l'argent enrichit, et qu'on est riche en proportion de la quantité d'argent qu'on possède ; de là, on conclut que la valeur d'un trafic quelconque et celle du commerce d'une nation consiste dans la balance de l'argent qu'il rapporte ; qu'un commerce qui fait sortir du pays plus d'argent qu'il n'y en a fait entrer est en perte, par conséquent, qu'il faut attirer l'argent dans le pays et l'y retenir par des prohibitions, des franchises, et autres corollaires semblables. Et tout cela faute de réfléchir que si les richesses d'un individu sont en proportion de la quantité d'argent dont il peut disposer, c'est parce qu'elle est la mesure du pouvoir qu'il a d'acheter ce qui vaut de l'argent, et, par conséquent, avec la réserve que rien ne l'empêche d'employer son argent à ces acquisitions.

« La prémisses n'est donc vraie que *secundum quid*, tandis que la théorie la suppose vraie absolument, et en conclut que l'augmentation d'argent est une augmentation de richesse, même quand il est obtenu par des moyens subversifs de la condition sans laquelle seule l'argent peut être la richesse. »

REMARQUE. — M. Rabier fait observer que « ce sophisme est visiblement de même nature que le précédent : dans le sophisme *prendre pour cause ce qui n'est pas cause*, on confond une coexistence *accidentelle* avec une *loi* de coexistence (la religion et l'intolérance se trouvant coexister accidentellement dans un même sujet, on s' imagine qu'elles y coexistent en vertu d'une loi). (Logique, ch. XVIII.)

Réfutation des sophismes. — Pour réfuter les sophismes, il faut consulter avant tout le bon sens et la bonne foi ; ne pas se payer d'analogies verbales, ne pas prendre des comparaisons pour des raisons ; puis exiger qu'on définisse rigoureusement les termes, qu'on respecte la valeur qu'il est convenu de leur donner, et que, dans la conclusion d'un argument, aucun terme ne soit pris dans un sens plus étendu que dans les prémisses.

TABLEAU ANALYTIQUE

I. CAUSES DE L'ERREUR	Il y a une cause générale : l'imperfection de l'esprit humain. « La raison humaine est toujours courte par quelque endroit. » (BOSSUET.)
	Et des causes particulières. — Celles-ci sont logiques ou morales.
Causes logiques.	1° Mauvais emploi de nos moyens de connaître : erreurs des sens, défaillances de la mémoire, fausses associations d'idées, illusions de l'imagination, ignorance des vraies méthodes, jugements précipités, mauvais raisonnements, sophismes, témoignage des hommes erroné ou mal contrôlé ;
	2° Imperfections du langage : abus des termes généraux, apparences trompeuses, difficultés qui accompagnent souvent la vérité.

I. CAUSES DE L'ERREUR	Causes morales.	Elles sont internes ou externes.	
		Internes :	<ol style="list-style-type: none"> 1° L'ignorance : on tombe dans l'erreur, parce qu'on ignore une partie des éléments nécessaires pour bien juger ; l'ignorance rend crédule. 2° La paresse, qui engendre le défaut d'attention, l'inconsidération, la précipitation ; 3° L'amour-propre, qui nous fait présumer que nous connaissons aisément les choses les plus difficiles. A l'amour-propre se rattache l'esprit de contradiction ; 4° Notre propre intérêt, « merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. » (PASCAL.) Nous appelons vrai ce qui est utile, et faux ce qui ne l'est pas ; 5° La passion, qui nous fait envisager les personnes et les choses à un point de vue exclusif et faux ; 6° La volonté, qui est toujours maîtresse de détourner l'intelligence de ce qui lui déplaît. « Bien vivre, c'est comprendre. » (PLATON.)
II. REMÈDES DE L'ERREUR	Remèdes particuliers.	Externes :	<ol style="list-style-type: none"> 1° Le milieu où l'on vit, qui déteint plus ou moins selon les caractères, sur la manière de penser, comme sur la manière d'agir ; 2° La coutume, qui, si elle est mauvaise, applique l'intelligence à trouver des sophismes de justification ; 3° La mode, qui est faite de goûts passagers, de caprice, d'imitation irréfléchie, et « nous tourneboule l'entendement », comme dit Montaigne ; 4° L'opinion, « cette reine du monde, » comme l'appelle Pascal ; 5° Les préjugés d'éducation, de secte, de partis, d'école ; 6° L'esprit de coterie : « Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. » (MOLIÈRE.)
		« L'esprit humain étant borné, il faut tendre, non prétendre, à l'infaillibilité. » (MALLEBRANCHE.)	
III. CLASSIFICATIONS DES ERREURS	D'après Bacon.	Remède général. — Vouloir sincèrement et uniquement la vérité.	
		Contre les causes logiques.	<ol style="list-style-type: none"> 1° Ne demander à chaque faculté que ce qu'elle peut nous donner ; 2° Se défier de l'imagination, trop souvent « maîtresse d'erreur et de fausseté » ; 3° Faire un bon emploi de la méthode en appliquant à chaque science celle qui lui convient.
		Contre les causes morales.	<ol style="list-style-type: none"> 1° Assujettir la passion ou la sensibilité à la raison ; 2° Avoir une juste défiance de soi-même, une attention patiente, se former des habitudes de réflexion, etc. ; 3° Enfin aimer la vérité d'un amour désintéressé. — L'homme vertueux a de sérieuses garanties contre l'erreur : on tend toujours à penser comme l'on vit.
		L'erreur est-elle imputable ? — Oui, si elle est volontaire et dans la mesure même où elle est volontaire. — Non, si elle est involontaire et qu'on ait pris, pour s'éclairer, toutes les mesures que comportent la situation et le milieu où l'on est.	
		Bacon considère les erreurs comme « des fantômes ou de vains simulacres de la vérité qui viennent sans cesse faire illusion à l'esprit ». Il les distribue en quatre groupes :	
		1° Fantômes de tribu : erreurs universelles, résultant de la faiblesse de la raison, des préjugés, etc. ;	
		2° — de cavernes : erreurs individuelles, dépendant du caractère, du tempérament, etc. ;	

- III. CLASSIFICATIONS DES ERREURS (Suite.)
- D'après Bacon.** (Suite.)
- 3° — de *forum* : erreurs du langage, naissant des relations sociales : mauvaises définitions, termes ambigus, etc.;
 - 4° — de *théâtre* : erreurs d'école. Systèmes philosophiques acceptés sans contrôle.
- Malebranche voit la *cause principale* de nos erreurs dans le mauvais usage de notre liberté, et la *cause occasionnelle* dans les facultés naturelles. — C'est d'après les facultés qu'il classe les erreurs :
- Malebranche.**
- 1° Erreurs des sens ;
 - 2° — de l'imagination ;
 - 3° — de l'entendement pur ;
 - 4° — des mouvements naturels de l'esprit ou inclinations ;
 - 5° — produites par nos passions.
- Pori-Royal** distingue : 1° Des sophismes de l'esprit et du cœur, d'intérêt, d'amour propre, de passion ;
- 2° Des sophismes naissant des objets mêmes.
- Stuart-Mill.**
- 1° Des sophismes de simple inspection ou à priori ; préjugés... ;
 - 2° — de confusion ou de preuve non distinctement perçue ;
 - 3° — inductifs, d'observation ;
 - 4° — de généralisation ;
 - 5° — déductifs ou de raisonnement.
- Définition.** — Tout raisonnement faux qui a quelque apparence de vérité. — Le distinguer du *paralogisme*, raisonnement faux fait de bonne foi, sans intention de tromper. — Il n'y a pas entre ces deux termes de différence *logique*, mais il y a une différence *morale*.
- Division.** — On distingue des sophismes de *mots* ou de grammaire, et des sophismes de *pensée* ou logiques.
- Sophismes de mots.**
- 1° Les *équivoques* : erreurs qui naissent de l'ambiguïté des mots à double sens ;
 - 2° *L'amphibologie* : proposition à double sens ;
 - 3° Le *passage du sens* divisé au *sens composé*, ou vice versa. Deux propositions peuvent être vraies, prises ensemble, et fausses séparément et réciproquement.
- Sophismes de pensées.**
- a) Sophismes de déduction.
 - 1° La *pétition de principe* ; consiste à considérer comme certain ce qui est en question : l'opium fait dormir, parce qu'il a une vertu dormitive.
 - 2° *L'ignorance du sujet* ; consiste à prouver autre chose que ce qui est en question. — Sophisme très fréquent dans les discussions.
 - 3° Le *cercle vicieux* ; consiste à prendre pour prémisses d'une conclusion une proposition qui dépend de cette conclusion elle-même.
 - b) Sophismes d'induction.
 - 1° Le *dénombrément imparfait* ; consiste à appliquer au tout ce qui n'est vrai que d'une partie. — *Ab uno disce omnes.* (VIRGILE.)
 - 2° *Prendre pour cause ce qui n'est pas cause* ; consiste à voir un rapport causal là où il n'y a que rencontre fortuite. — Superstitions.
 - 3° *Sophisme de l'accident* ; consiste à juger d'une chose par ce qui ne lui convient qu'accidentellement. — Pierre est ivre, donc il est ivrogne.
- Réfutation des sophismes.** — Consulter le bon sens ; ne pas se payer de mots, d'analogies, de comparaisons ; mettre les arguments en forme.

LOGIQUE FORMELLE

3° LEÇON

LES TROIS OPÉRATIONS DE L'ESPRIT. — LE RAISONNEMENT
ET LE SYLLOGISME. — ARGUMENTS DÉRIVÉS DU SYLLOGISME.

I. — LES TROIS OPÉRATIONS DE L'ESPRIT

Il y a trois opérations fondamentales de l'esprit : *concevoir*, *juger*, *raisonner*.

« Autre chose, dit Bossuet, est d'entendre les termes dont une proposition est formée, autre chose de les assembler ou de les disjoindre. Par exemple, dans ces deux propositions : *Dieu est éternel, l'homme n'est pas éternel*, c'est autre chose d'entendre ces mots : *Dieu, homme, éternel*, autre chose de les assembler ou de les disjoindre, en disant : *Dieu est éternel*, ou : *L'homme n'est pas éternel*. »

Concevoir. — « Entendre les termes, par exemple, entendre que *Dieu* veut dire la *première cause*, qu'*homme* veut dire *animal raisonnable*, qu'*éternel* veut dire *qui n'a ni commencement ni fin*, c'est ce qui s'appelle *conception*, simple appréhension, et c'est la première opération de l'esprit... Entendre les termes précède naturellement les assembler, autrement on ne sait ce qu'on assemble. »

On appelle donc *conception* l'opération de l'esprit qui se représente les choses, qui s'en forme une idée. On l'oppose à l'imagination, qui ne donne que des images ou représentations sensibles et individuelles des choses ; on l'oppose aussi quelquefois à la perception : les principes premiers sont *conçus* par la raison, les objets extérieurs sont *perçus* par les sens.

Juger. — « Assembler ou disjoindre les termes, c'est en assurer un de l'autre ou en nier un de l'autre, en disant : *Dieu est éternel, l'homme n'est pas éternel*. C'est ce qui s'appelle *proposition* ou *jugement*, qui consiste à affirmer ou nier, et c'est la seconde opération de l'esprit. — A cette opération appartient encore celle de suspendre son jugement quand la chose ne paraît pas claire ; et c'est ce qui s'appelle *douter*. »